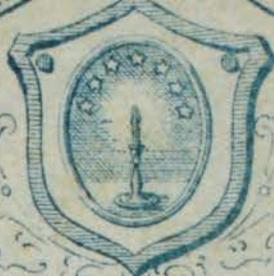


~~Souvenir du 17 Février 1880~~  
Souvenir du 17 Février 1880

LUX LUCET IN TENEBRIS



LES ENFANTS VAUDOIS DE JADIS

Souvenirs recueillis et offerts

aux

ENFANTS VAUDOIS D'AUJOURD'HUI

par

deux de leurs amis

à

l'occasion

du

17 FÉVRIER, 1880.





# LES ENFANTS VAUDOIS DE JADIS

Souvenirs recueillis et offerts

AUX

# ENFANTS VAUDOIS D'AUJOURD'HUI

PAR DEUX DE LEURS AMIS

à l'occasion

DU

17 FÉVRIER 1880



TURIN

TYPOGRAPHIE FODRATTI

Rue Gaudenzio Ferrari, 3

—  
1880

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1922

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS DEPARTMENT

1922

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS DEPARTMENT

1922

## Chers enfants des Vallées,

Dieu vous a fait la grâce de vivre dans des temps heureux. Les premières années de votre vie s'écou-  
lent doucement sous le toit paternel, entourés des  
soins de vos parents. Le pain quotidien ne vous  
manque jamais, et le soir, quand vous êtes fatigués,  
vous vous glissez dans un bon petit lit et vous  
dormez tranquillement, jusqu'à ce que les gais rayons  
du soleil levant viennent vous réveiller. Dès que vous  
êtes en état de comprendre quelque chose, une école  
vous reçoit; vous y apprenez à lire, à écrire, à  
compter; vous y apprenez surtout à connaître la  
bonne Parole de notre Dieu telle qu'elle nous a été  
révélée dans la Bible.

Ainsi vous grandissez, vous vous faites hommes.  
D'entre vous, les uns deviendront cultivateurs et  
feront produire les champs que leurs pères ont la-  
bourés avant eux; d'autres deviendront pasteurs ou

maîtres d'école; d'autres encore négociants, avocats, médecins, ingénieurs, que sais-je? Tous pourront exercer librement leur profession non seulement aux Vallées, mais dans toute l'Italie; tous surtout pourront servir librement Dieu, suivant leur conscience. Quels beaux temps, n'est-ce pas? et que vous êtes heureux d'y vivre!

Mais dans votre bonheur il ne vous faut pas oublier qu'il y a eu d'autres temps, temps sombres, terribles, temps de cruelles persécutions, temps où c'était un crime digne de mort que de professer l'Évangile de Jésus-Christ, dans sa pureté et sans mélange de traditions humaines. Les enfants des Vallées qui vécutent dans ces temps-là furent, à l'égal de leurs parents, exposés à d'affreuses souffrances; et le but des pages qui vont suivre est de vous en raconter une partie. Mais avant de vous rappeler ces lugubres souvenirs du passé, laissez-moi vous mentionner un fait, qui vous prouvera à quel point la parole de Dieu, — que pourtant les enfants vaudois d'autrefois ne pouvaient pas se procurer aussi facilement que vous — leur était familière, et avec quelle justesse, quelle franchise et quel courage ils savaient rendre raison de leur foi, en présence même de leurs plus cruels persécuteurs.

---

### **Enfants confesseurs et témoins de la vérité.**

Le fait, auquel ce titre fait allusion, se passait en 1541, dans une bourgade du midi de la France, habitée tout entière par des Vaudois venus des Vallées, et qui s'appelait Mérindol. Le roi qui régnait à cette époque, François I<sup>er</sup>, ayant promulgué un édit par lequel il ordonnait que, dans l'intervalle de trois mois, tous, grands et petits, eussent fait *abjuration solennelle de leurs erreurs et fausses doctrines*, les principaux de l'endroit avaient demandé (ce qui était bien juste), qu'avant de les contraindre à se rétracter de ce qu'on appelait leurs erreurs, on leur montrât, la S.<sup>te</sup> Écriture à la main, qu'elles étaient bien telles.

L'Évêque de Cavaillon, avec son secrétaire et quelques moines, arrivèrent, en conséquence, un beau jour sur la place de la ville. La population s'y étant rassemblée en grand nombre, et parmi elle beaucoup d'enfants: « Récitez-moi, dit l'évêque à ces derniers, le *Pater* et le *Credo* (notre Père.... et Je crois....).

Les enfants les récitèrent; puis l'un d'eux prenant la parole pour tous les autres, dit: « Nous ne pou-

vons expliquer cela, ni rendre raison de notre foi qu'en français. » — « Il n'est pas besoin de tant de science, répartit l'évêque, c'en est assez que vous sachiez et reteniez ces prières en latin. » Alors, André Meynard, syndic de Mérindol, qui était présent, prenant la parole : « Et à quoi servirait-il, je vous prie, Monseigneur, de proférer des mots que l'on n'entend pas, et de réciter comme un perroquet le *Pater* et le *Credo*? Certes ne ment-il pas et ne se moque-t-il pas de Dieu, celui qui, sans les comprendre, se permet de dire ces paroles : *Je crois en Dieu*, et qui ignore leur valeur? » — « Et comprends-tu toi-même, reprit l'évêque impatienté, ce que signifient ces paroles : *Je crois en Dieu*? » — Alors Meynard se mit à rendre, très-en détail, raison de sa foi. — « Je ne croyais pas, morbleu! fit l'évêque, en l'écoutant, qu'il y eût tant de docteurs à Mérindol » — « Cela vous étonne! repliqua Meynard; mais le moindre d'entre nous pourrait vous exposer les principes de notre foi mieux que moi-même; essayez plutôt, comme je désire en faire l'expérience sur un des enfants qui sont ici, ou du premier venu, afin que vous puissiez juger s'ils ne sont pas convenablement instruits. »

L'évêque gardait le silence. « Monseigneur, lui dit alors Perrin Régis, préfet de Mérindol, s'il vous plaît que l'un de ces petits interroge lui-même ses

camarades, ils s'y prêteront volontiers. » L'Évêque le permit. « Alors, raconte l'historien qui nous a conservé ces détails, l'un de ces enfants commença à interroger les autres avec une gravité et une grâce toute charmante, si bien que vous l'auriez dit faisant l'office d'un professeur. Les autres enfants répondaient tour à tour avec tant d'aisance et de justesse, que les auditeurs n'en étaient pas médiocrement étonnés. Un des moines qui accompagnaient l'évêque, ne pouvant contenir son admiration, s'écria : « il faut que je confesse ici que j'ai été souvent à la Sorbonne (1) entendre les disputes qui se faisaient sur la théologie, mais que je n'ai jamais appris tant de bien que je l'ai fait en entendant ces enfants. » — « Et n'avez-vous pas lu dans l'Évangile, répondit un des assistants vaudois, ces paroles de Jésus-Christ : *Je te rends grâce, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et tu les as révélées aux enfants?* (S. Luc. x, 21).

- Passons maintenant au récit des souffrances.

---

(1) L'Université de Paris.

### **Enfants enlevés à leurs parents.**

Ce titre vous étonne, mes chers amis. Vous ne comprenez pas qu'il y ait eu un temps où des enfants aient pu être enlevés à leurs parents, pour passer des lieux qui les avaient vus naître, dans des lieux qui leur étaient absolument étrangers, et où personne ne remplacerait pour eux les soins vigilants et affectueux de leur père et de leur mère.

Eh bien!, tel a été pourtant le sort de beaucoup d'enfants vaudois de jadis. Ces enlèvements avaient lieu tantôt par violence, tantôt par astuce. Ceux qui y procédaient de cette seconde manière, étaient surtout des moines. Notre vieil historien Gilles dit de l'un d'eux, *frate Bonaventura* « qu'il se tourna à la subornation des jeunes garçons qu'il trouvait aux lieux plus bas de la vallée de Luserne. Et avant qu'on s'en prit garde, se trouvèrent enlevés plusieurs garçons de bonne espérance, de l'âge d'environ 10 ou 12 années; de quoi les plus proches parents firent incontinent de grandes recherches et plaintes; mais envain, car on ne put trouver ni les ravisseurs, ni les garçons ».

Le sort des enfants ainsi enlevés était-il bien préférable à celui de ceux qui périssaient dans la persécution? Vous ne le pensez pas plus que moi; car, en admettant même que *quelques uns* d'entr'eux fussent bien traités par leurs ravisseurs, ils perdaient la foi, c'est-à-dire ce qui vaut bien plus que la vie. On leur apprenait à s'agenouiller devant des statues de bois et de pierre, à réciter des *patenôtres* et des *avemarias*; on nourrissait leur esprit de traditions erronées et de vaines légendes; et pendant que, de cette manière, on leur enlevait Jésus-Christ, on leur apprenait à maudire la religion de leurs pères. Peut-être arriva-t-il que de quelques uns d'entr'eux on ait fait des moines et des persécuteurs.

Et à ce propos, laissez-moi vous raconter, mes petits amis, une anecdote qui ne se trouve encore dans aucun livre, mais qui m'a été amicalement communiquée par quelqu'un dans la famille du quel elle s'est transmise, de génération en génération.

Le capitaine B., chef d'une compagnie de milices d'Angrogne, fut au nombre de ceux qui durent s'exiler en Suisse, à la suite de la grande persécution de 1686. De ses quatre fils, deux étaient en état de supporter les fatigues du voyage, le cadet pouvait facilement être porté, mais le troisième, trop lourd pour être porté, n'était pas encore de taille à suivre les exilés. Il fallut donc le laisser au pays et le confier à une

famille catholique de Luserne, du nom de Sérignac, avec laquelle le capitaine B. entretenait depuis longtemps des relations d'affaires. Il fut convenu entre eux que si le capitaine revenait de l'exil, il reprendrait son enfant et ses terres; s'il ne revenait pas, les terres appartiendraient à l'enfant; en tout cas, Sérignac serait récompensé pour les services rendus. Il fut en outre établi que l'enfant ne serait nullement molesté en matière de religion et qu'il serait libre de servir Dieu suivant qu'il l'avait appris dans sa famille. Un acte formel fut signé, et le capitaine partit en Janvier ou Février 1687 pour la Suisse, d'où il passa peu après dans le Wurtemberg.

Trois ans après, en 1690, il rentrait à la suite d'Arnaud, dans les Vallées. Sa femme et ses trois enfants étaient morts, soit en route, soit sur la terre d'exil. L'enfant confié à Sérignac était désormais son unique trésor. Aussi se hâta-t-il d'aller le réclamer. Sérignac fit des difficultés, répondit d'une manière évasive, et le pauvre père dut s'en retourner à Angrogne sans son fils, sans même savoir où il était et ce qu'on avait fait de lui.

Bien que très affligé, il ne perdit pas courage. Dès le lendemain il rassembla sa compagnie, donna ses ordres et, à une heure avancée de la nuit, tous ces montagnards armés s'acheminèrent sans bruit vers Luserne. En passant à travers les vignes

de St.-Jean, ils eurent soin de se munir d'une quantité considérable de sarments et de bois sec.

Un peu après minuit, la maison de Sérignac est entourée de toute part, sans que les habitants se doutent de ce qui se passe. Tout à coup ils entendent frapper à la porte. Ils ouvrent, et se trouvent en présence du capitaine B. et de quelques uns de ses soldats qui réclament l'enfant. Sérignac fait encore des difficultés. « Mon fils est ici, dit le capitaine, rendez-le moi à l'instant même. Regardez, votre maison est cernée par mes soldats et nous avons assez de bois pour la brûler avec tout ce qu'elle contient. » L'argument n'admet pas de réplique; l'enfant est amené, et quel n'est pas l'étonnement et l'indignation du pauvre père en reconnaissant son fils sous la robe noire et le tricorne d'un séminariste. Le curé de Luserne en effet le préparait pour la prêtrise. Les Vaudois l'entourèrent immédiatement et l'emmenèrent avec eux jusqu'au bord du Pélis. Là, son père lui fit jeter bas sa robe et son tricorne qui ne tardèrent pas à flotter au gré du courant. Le pauvre enfant passa le pont à peine vêtu, et ce ne fut que de l'autre côté qu'on le rhabilla en bon paysan d'Angrogne.

C'est de ce Pierre B. qui a tant risqué de devenir *Don B.*, que sont sorties toutes les familles qui portent ce nom aux Vallées. C'est de lui qu'est descendu

le Pasteur à qui je dois ces détails. Il fut sauvé par l'énergie et le courage de son père.

Mais pour un de sauvé, combien hélas! qui ne revirent plus le toit paternel, et furent à jamais privés des tendres soins de leurs mères! Et n'est-il pas navrant de lire que, lorsque les Vaudois s'exilèrent en Suisse, un grand nombre de leurs enfants disséminés en Piémont, « *s'efforcèrent de les rejoindre, mais qu'on les en empêcha* ».

### **Enfants morts de froid et de privations.**

1. Vous savez, mes chers amis, où se trouve le Val Pragela, dont la localité principale s'appelle Fénestrelle. Cette vallée, qui maintenant est toute peuplée par des Catholiques romains, comptait, il y a 200 ans, 11 églises vaudoises, 18 temples et 64 hameaux où la Bible se lisait en commun, matin et soir.

Sur la fin du 14<sup>e</sup> siècle, les Vaudois s'étaient tellement multipliés au Pragela, que n'ayant plus assez de terres à cultiver, ils résolurent d'aller s'établir avec leurs familles dans la vallée de Suse où ils fondèrent de nouvelles églises. Tant de prospérité ne pouvait manquer d'attirer l'attention de l'ennemi,

qui forma le projet d'en finir avec cette population. Deux tentatives eurent lieu, l'une en 1400, l'autre en 1440.

En 1400, on était à la seconde moitié du mois de décembre, et la population ne pensait-qu'aux fêtes de Noël, quand elle apprit l'arrivée de grosses bandes catholiques venues de Suse ou de plus loin pour l'écraser. Surpris, consternés, les paisibles Prage-lains n'eurent d'autre parti à prendre que d'abandonner leurs demeures et de s'enfuir aux montagnes avec leurs femmes, leurs vieillards et leurs malades. Ce qu'ils eurent à souffrir de privations et de froid, chacun peut se l'imaginer. La troupe la plus nombreuse qui avait pris la direction du Val Saint-Martin, arrivée au Col du Pis, et ayant à peine commencé à descendre du côté de Massel, fut forcée de faire halte et de passer la nuit au milieu des neiges. Quand tous furent arrivés, on ne compta pas moins de 80 *berceaux* « tous avec leurs petits enfants », comme dit notre Gilles. Elle fut longue et terrible cette nuit de décembre, surtout pour les pauvres mères. Vainement elles avaient enveloppé leurs enfants de tout ce qu'elles avaient emporté de linge et de couvertures. Au matin *plusieurs de ces petits êtres étaient morts de froid*. Le reste de la troupe descendit à Massel, d'où elle put rentrer bientôt dans ses foyers ».

2. Le second assaut fut livré en 1440, à l'époque du Carême, c'est-à-dire, pour ces localités élevées, encore en plein hyver. C'était l'inquisiteur Borelli qui, cette fois, conduisait l'ennemi. Après avoir, de l'autre côté des Alpes, aux Vallées de Loyse, d'Argentière et de Fraissinière, fait brûler vifs et par centaines des hommes, des femmes et même des enfants, il était tombé à l'improviste sur le Pragela. Toujours plus attachés à leur Dieu qu'à leurs biens, les Vaudois, abandonnant tout aux pillards reprirent le chemin de Massel. C'est vous dire que la nuit devait les arrêter une seconde fois sur ces hauteurs glaciales et bien avant d'arriver à la Balsille. Plusieurs eurent les pieds et les mains gelés, d'autres s'endormirent d'épuisement sur la neige, pour ne plus se réveiller; et *cinquante petits enfants furent, au matin, trouvés raidés comme des glaçons*, les uns dans leurs berceaux devenus autants de cercueils, les autres sur le sein de leurs mères mortes comme eux en les serrant dans leurs bras ».

Des scènes toutes semblables se reproduisirent à différentes reprises, et notamment à la suite de la terrible persécution de 1686 déjà mentionnée. Lorsque les bandes de prisonniers vaudois, délivrés de la captivité par l'intercession des Cantons Évangéliques, passèrent les Alpes, au cœur de l'hyver, pour chercher en Suisse une nouvelle patrie, — « une

d'entr'elles, nous raconte l'historien Monastier, ayant couché à la Novalèse, au pied du Mont-Cenis, et se disposant à gravir la montagne, quelques uns de ceux qui la composaient, font observer à l'officier qui les escortait qu'il s'élève un orage. Les Vaudois, à qui leur habitude de la montagne révèle le danger, supplient de suspendre la marche, par pitié de tant de personnes débiles et épuisées qu'ils comptent dans leurs rangs. Si leur demande amène un retard, ils ne réclameront pas de pain; ils voient moins de danger dans le manque de nourriture que dans le voyage par un temps pareil. L'officier refuse..... la troupe est contrainte de se mettre en route; la tourmente se déchaîne, et *quatre-vingt-six* disparaissent sous la neige tourbillonnante et glacée; ce sont des vieillards, des malades, des femmes et *des petits enfants*. Les bandes qui les suivirent et des marchands qui passèrent quelques jours après, virent les cadavres étendus sur la neige, *les mères serrant encore leurs enfants dans leurs bras* ».

### **Enfants massacrés.**

Votre coeur s'émeut, n'est-ce pas? quand vous lisez dans l'Évangile qu'Hérode fit massacrer tous les enfants qui étaient à Bethléem et dans tout son territoire, de l'âge de deux ans et au dessous. Mais, qu'est le massacre de Bethléem comparé aux boucheries que l'on fit des enfants vaudois pendant plus de deux siècles? Je ne vous citerai ici que quelques faits; mais ils suffiront pour remplir votre âme de compassion envers ces pauvres petits martyrs et de reconnaissance envers Dieu, de ce que de telles souffrances vous ont été épargnées.

1. Vers la fin du 13<sup>e</sup> siècle, les Vaudois avaient fondé en Provence des colonies qui avaient atteint, en peu de temps, un haut degré de prospérité. Au milieu de campagnes fertiles et bien cultivées, on voyait s'élever les grandes et riches bourgades de Cabrières, de Mérindol, de Lormarin, de Cadenet, de Gordes et plusieurs autres encore. Au bien être matériel s'ajoutait la prospérité spirituelle. Ces colonies comptaient dans leur sein de nombreuses églises fidèles, vivantes et disposées à souffrir pour

l'amour de leur Seigneur. Elles ne pensaient pas cependant être soumises à une si rude épreuve. Cette épreuve les atteignit en 1545, lorsque le féroce Baron d'Oppède, autorisé à cela par le Roi de France d'alors, François 1<sup>er</sup>, déchaîna, contre ces paisibles populations, des bandes de féroces mercenaires. Tout fut livré au fer et au feu. L'incendie fit disparaître successivement les villages de Cadenet, de Pepin de la Mothe, de St.-Martin et de Mérindol. Le 19 avril la troupe effrénée atteint Cabrières. C'est un gros bourg fortifié dont les portes se ferment à l'arrivée de l'ennemi. On fait avancer le canon pour les forcer. Dès les premières décharges, la place se rend, à condition que les habitants aient la vie sauve et puissent sortir librement et se mettre en quête d'une nouvelle patrie. D'Oppède accepte; mais à peine la place est-elle rendue, qu'il se saisit des hommes valides et les fait tailler en pièces. À l'ouïe de la trahison, une multitude de femmes et d'*enfants* court se réfugier dans l'église. La bande forcenée s'y précipite après elle. On voit là réunis tous les forfaits que peut rêver l'enfer; ensuite toutes ces victimes sont passées au fil de l'épée. (\*)

## 2. Les persécutions dirigées contre les Vaudois

---

(\*) MONASTIER et SCHLÖSING: *Les Vaudois de Provence.*

furent nombreuses, on peut dire incessantes. Mais celle de 1655 fut si horrible, que des Vaudois fugitifs durent écrire aux Cantons Évangéliques de la Suisse : « Nos larmes n'ont plus d'eau ; elles sont de sang ; elles n'obscurcissent pas seulement notre vue, elles suffoquent notre pauvre cœur. Notre main tremblante et notre cerveau hébété par les coups de massue qu' il vient de recevoir, étrangement troublé aussi par de nouvelles alarmes et par les attaques qui nous sont livrées, nous empêchent de vous écrire comme nous désirerions ; mais nous vous prions de nous excuser et de recueillir parmi nos sanglots le sens de ce que nous voudrions dire. » — C'est que cette année là vit commettre, envers grands et *petits*, des actes de cruauté dépassant tout ce que l'imagination pourrait concevoir.

« Des enfants, (raconte l'historien Léger) impi-  
« toyablement arrachés au sein de leurs mères,  
« étaient empoignés par les pieds, froissés et écrasés  
« contre les rochers ou les murailles sur les quelles  
« bien souvent leurs cervelles restaient plâtrées, et  
« leurs corps jetés à la voierie. Ou bien, un soldat  
« se saisissant d'une jambe de ces innocentes créa-  
« tures et un autre de l'autre, chacun tirant de  
« son côté, ils les déchiraient misérablement par le  
« milieu du corps, s'en entrejetaient les quartiers,  
« ou parfois en battaient les mères, et puis les lan-  
« çaient par la campagne. »

« La fille de Moyse Long de Bobi, âgée de dix  
« ans, ayant été attrappée par les soldats, au lieu  
« de Villeneuve, au dessous de Mirabouc, ils l'enfilè-  
« rent toute vivante en une pique et ayant fait un  
« grand feu sur une grande et large pierre l'y rô-  
« tirent tout de même que la chair à la broche.  
« Quoy fait, ils découpèrent la chair qui leur sem-  
« blait la mieux cuite; mais ils n'en mangèrent que  
« quelque peu, parceque, disaient-ils par après, ils  
« ne l'avaient pas pu faire cuire à leur gré. »

Mais une des plus touchantes victimes, de ces sanglantes exécutions, *parmi les enfants*, ce fut une jeune fille de La Tour, dont je regrette infiniment de ne pas savoir le nom, pour vous le dire. C'était en 1560, pendant une des plus terribles persécutions que les Vaudois aient essayées. Les habitants de ce bourg, pour échapper aux bandes féroces du Comte *de La Trinité*, de funeste mémoire, s'étaient retirés, raconte Gilles, « au haut de leur montagne, « dans des cavernes, parmi les rochers, combien « que ce fût en hyver ». Mais même là les massacreurs les avaient rejoints, « cherchant et ravageant tout ce qu'ils pouvaient trouver ». Or, dans une de ces cavernes que pensez-vous qu'ils découvrirent? — Un vieillard de 103 ans, avec sa petite fille, la fille de son fils, une enfant qui s'était faite son guide, et quittait chaque jour sa retraite, pendant

quelques heures, pour aller chercher au loin quelque nourriture pour son grand-père et pour elle. Ayant été aperçue, pendant une de ces sorties, par les persécuteurs, ceux-ci la suivirent jusques à la caverne, et comme, après avoir tué le grand-père, ils voulaient mettre la main sur elle et lui faire outrage, elle, dit notre vieil historien, ne voyant d'autre moyen de leur échapper « *s'élança en bas des rochers et mourut* » !

**Plus que quelques mots  
pour conclure.**

Dans quel but, mes chers amis, les tristes et navrants récits que vous venez de lire, vous ont-ils été faits? Serait-ce dans le but d'éveiller ou même seulement d'entretenir en vous, pour vos compatriotes de la religion romaine, des sentiments de haine ou de vengeance? Que Dieu nous en garde! La haine et la vengeance sont des sentiments diaboliques, que le devoir de ceux qui vous aiment serait de déraciner de vos coeurs (si malheureusement ils y existaient), plutôt que de les y fortifier. Coupables en tout temps, de pareils sentiments ne le seraient-ils pas beaucoup plus encore, dans un jour comme le 17 février, qui a fait de nous, Vaudois, pendant si longtemps considérés et traités comme des étrangers, une même famille avec nos compatriotes? Ce qui doit abonder, au contraire, dans nos coeurs, en un jour comme celui-ci, n'est-ce pas, avec l'action de grâces envers Dieu, la bienveillance envers les hommes?

Et puis, ceux qui nous ont fait tout ce mal, ce ne sont pas nos compatriotes romains d'aujourd'hui; ce sont leurs pères, c'est-à-dire des hommes disparus depuis longtemps. Or, serait-il juste d'en vouloir à leurs enfants pour des fautes que ceux-ci n'ont point commises ?

Et les auteurs eux-mêmes de ces actions exécra-  
bles, s'ils étaient coupables (et ils l'étaient certainement!) plus encore que coupables, ils étaient à plaindre.

Celui qui fait le mal, l'est toujours, mes chers amis, car plus le mal qu'il fait aux autres est grand, plus est grand celui qu'il se fait à lui-même.

D'ailleurs ne peut-on pas dire d'eux avec raison ce que notre miséricordieux Sauveur disait de ceux, qui, jusqu'en sa mort, assouvissaient sur lui leur rage insensée: *ils ne savaient ce qu'ils faisaient ?* C'est, en effet, pour avoir ignoré cet Évangile que nous avons le bonheur de professer, et s'être conformés à des commandements d'hommes, qu'ils ont commis (chose horrible!) au nom de Dieu et en croyant lui être agréables, les actions abominables dont une partie vous a été rappelée.

Non, non, chers enfants des Vallées, ce n'est pas pour éveiller ou entretenir en vous des sentiments que nous voudrions au contraire bannir entièrement de vos coeurs, si malheureusement ils s'y trouvaient,

que nous avons composé et que nous vous avons dédié les pages que vous venez de lire.

Ce que nous nous sommes proposé en le faisant, c'est tout d'abord — nous vous l'avons dit déjà — d'éveiller, dans vos coeurs, une reconnaissance égale à la grâce que le Seigneur vous a faite, en vous appelant à l'existence dans des temps où, non seulement les souffrances horribles, qui ont été le partage des enfants vaudois de jadis, vous ont été épargnées, mais sont remplacées, pour vous, par des avantages et des jouissances de toute espèce.

C'est en suite, de vous faire comprendre au prix de quels énormes sacrifices cet Évangile que vous possédez, vous a été conservé, et cela afin que vous ne vous contentiez pas de le posséder ou d'en confier à votre mémoire les divins enseignements, mais que le Sauveur, dont il vous entretient surtout, soit de plus en plus précieux à votre âme, et que sa volonté devienne chaque jour plus la règle absolue de votre vie.

Vous avez vu, par ce qui vous a été raconté, à quels excès de barbarie il est possible de descendre quand, au lieu d'uniformer sa foi et sa vie à l'Évangile de Jésus-Christ, on suit les inspirations d'une religion erronée.

Gardez-vous donc, jeunes amis, comme du plus grand malheur qui puisse vous arriver, de toute

religion — quelque soit le nom qu'elle porte, les pompes qu'elle déploie et le nombre de ceux qui la professent — qui repose sur un autre fondement que le glorieux Évangile de notre Seigneur Jésus-Christ.

Il n'est pas vrai — comme vous ne l'aurez que trop entendu dire autour de vous, par des gens qui se croyaient sages en parlant ainsi — *que toutes les religions sont bonnes* et que c'est chose indifférente de professer l'une plutôt que l'autre.

Il n'y a de religion vraie que celle dont Dieu est l'auteur, et qui n'a pas été défigurée par les traditions humaines.

C'est cette religion là que nos pères nous ont transmise; dans cette religion que, par la grâce de Dieu, vous êtes instruits et élevés. Regardez-la comme votre trésor le plus précieux et auquel vous devez être prêts à sacrifier tout le reste. Honorez-la par une conduite qui y soit de tout point conforme; et, comme vous le promettez le jour de votre *confirmation*: soyez prêts (s' il le faut) à *tout souffrir, plutôt que d'en abandonner la profession!*







CHAPELLE MONUMENTALE  
DU  
PRÀ DU TOUR